

# LA COOPÉRATION

L'Administration et la Rédaction, s'adresser au Secrétaire Gérant  
délégué : 16, rue Faidherbe, Paris

Organe des idées Coopératives

Publicité et Abonnements :  
M. PRAT-NIAU, 25, pass. de la Forge-Royale  
Paris

## A NOS AMIS

libres et indépendants, nous prenons, dans la lutte pour la diffusion des idées nous sont chères, la place qu'il nous faut de prendre. Inféodés à aucun parti, nous ne craignons d'aucune église socialiste, nous n'attendons pas de donner aujourd'hui à notre journal une forme scientifique, philosophique et littéraire en abandonnant la troisième page à la *Coopération des Idées*. Dans la *Coopération des Idées*, notre frère et ami G. Deherme traitera, en collaboration avec des amis savants ou artistes, les questions qui doivent intéresser ceux dont les aspirations se résument ainsi : *Science, art, liberté et coopération*. Nous prions nos amis de bien accueillir notre tentative.

Charles SCHEFFER.

## LES MARMITES POPULAIRES

Le malaise social est si évident qu'il paraît aux yeux de tous, sauf à ceux qui sont aveugles — qui ne veulent rien voir. Le remède est tout aussi facile à découvrir, et il suffit de s'élever un seul instant au-dessus des mesquins intérêts égoïstes et des préjugés routiniers pour prévoir nettement la Société de l'avenir : les exploités de la production donnent la main aux exploités de la consommation, par-dessus la tombe des exploités-parasites, entre les mains desquels se centralisent et s'accumulent des bénéfices réalisés à la fois sur les moyens de production et sur ses besoins. Quand, de cette si séduisante utopie, nous avons voulu passer à la pratique, vous savez à quelles difficultés nous nous sommes heurtés. Chacun voulait tirer la couverture à soi. Soria l'a dit magistralement à Lyon, et des deux côtés on l'a applaudi. C'est une preuve que, dans les Sociétés coopératives comme dans les Syndicats agricoles, on se rend compte de l'existence du mal et de l'urgence qu'il y a d'y porter remède. Le terrain « thérapeutique » tout indiqué est donc celui de la coopération alimentaire à consommer sur place, le plus démocratique de tous, puisqu'il est accessible même aux déshérités qui n'ont point le loisir ni la faculté de préparer chez eux les repas, dont les éléments leur sont fournis à bas prix par les coopératives. Ce système n'est point une utopie, vous le savez, comme tous ceux qui ont existé, en octobre 1893. L'Alimentaire est viable, laquelle fonctionne, sans jamais avoir cessé de progresser, depuis 1849. Durant ces quarante-cinq années, elle a rendu d'inappréciables services à la classe ouvrière grenobloise. Elle a, d'ailleurs, trouvé des imitateurs.ingt ans plus tard, à Paris, Varlin se mit à fonder des *Marmites*. Il y en eut quatre, qui ne tardèrent pas à progresser, dans divers quartiers. Mais la guerre et le siège tuèrent, pour ainsi dire, dans l'œuf, en même temps que Varlin, ce mouvement, dont la rapide expansion rétrogradait, sans doute, de singulières surprises aux apologistes de l'ordre de choses établi. C'est cette œuvre que des militants détachés ont entrepris de reprendre et de mener à bien. Ils ont trouvé, tout d'abord, un point d'appui — le levier nécessaire — près d'une Société parisienne ouvrière, dont le titre était, en quelque sorte, prédestiné : l'Union sociale. Marchant sur les traces de l'Alimentaire, de Grenoble, l'Union sociale, au lieu de solliciter le concours de tel ou tel bienfaiteur providentiel, fournissant la forte somme, a préféré faire appel, au profit des travailleurs à la pièce de cent sous, d'ailleurs remboursable, dont les plus humbles peuvent, certains jours, disposer pour une œuvre à laquelle nul

Celle-ci a d'autant plus de chance de validité que le Conseil municipal de Paris a promis son concours à la *Marmite* dès que le fonctionnement en aura pu être jugé d'après les résultats fournis expérimentalement.

Les Syndicats agricoles ne se sont pas bornés à nous répondre par des promesses d'aliments sains et à bon compte, ils ont répondu à l'appel que leur a fait Kergall dans la *Démocratie Rurale* en souscrivant 400 obligations de 5 fr., soit 2.000 francs.

Le succès appelant le succès, il nous sera plus facile d'ouvrir une succursale par chaque arrondissement, puis par chaque quartier de Paris et par chaque canton de la banlieue, que de créer le prototype.

Ce premier pas est fait. Le prototype est créé : son local arrêté (84, rue de l'Aqueduc, près de la rotonde de la Villette), son mobilier acheté. Au premier jour il va ouvrir.

Mais la souscription aux obligations n'est pas limitée. Elle est réalisée en obligations de 5 francs, somme à la portée de tous, et servira à la création d'un nombre toujours croissant de *Marmites*.

Les obligations ne rapporteront pas d'intérêt. A 3 0/0, elles donneraient trois sous par an à chaque obligataire; franchement ne vaut-il pas mieux servir ce dividende à leur conscience, sous forme de satisfaction d'avoir participé à une bonne action ?

Le remboursement est assuré. Mais le tableau d'amortissement ne pourra être dressé qu'après les périodes de premier établissement et d'expérience, dont la durée sera, du reste, en raison inverse du nombre des adhérents.

Il ne s'agit pas, — précisons-le bien, — d'une œuvre de charité, comme la Soupe Populaire, mais d'une création de solidarité.

Ce que nous voulons, c'est, non pas la mendicité, mais l'Union pour la vie.

HENRY VAUDEMONT.

Membre du Comité central coopératif de France.

Nous comptons, à Paris, depuis le mois dernier, une coopérative de production de plus. C'est notre ami et collaborateur E. Villaret qui la dirige. Nous avons nommé le *Labeur*, société de production pour la menuiserie, l'ébénisterie et reproduction de meubles d'art.

Nous lui souhaitons bonne chance et longue existence.

## CHRONIQUE

### Le Restaurant coopératif

Un personnage d'une comédie latine dit que « rien de ce qui est humain ne lui est étranger. » Ne pourrait-on pas dire de la coopération que tout ce qui touche la consommation doit la préoccuper ?

C'est d'ailleurs un fait bien connu de nous tous : dès qu'une société ouvre de nouveaux « rayons », étend le nombre de ses articles, non seulement les habitudes des sociétaires se fixent davantage au magasin, mais il se produit une accentuation presque subite de la marche en avant ; une nouvelle couche de sociétaires apparaît. Je crois fermement que les sociétés stationnaires sont nécessairement des sociétés routinières, qui, satisfaites de vivre aujourd'hui, sûres de vivre demain, ne cherchent pas l'au-delà, ne soupçonnent pas qu'on puisse faire ce qu'on n'a pas encore fait.

Ce qui écarte de nos sociétés bon nombre de consommateurs, c'est la perspective désagréable de ne trouver chez nous que les articles courants ; et, pour tout le reste, d'être obligés de recourir à l'épicerie mieux fournie, à des industriels de diverses sortes. On n'aime pas cela : si l'on doit rester le client intermittent de l'épicerie, on redoute le visage de bois

lors respectueux pour madame, et cela contriste les amours-propres.

Tout ou rien, tel est le raisonnement intime de beaucoup de consommateurs. Nous nous étonnons de ne pas les voir tous accourir chez nous : il faudrait commencer par leur offrir tous les articles de consommation. Que MM. les coopérateurs commencent ! Assurément, on ne peut le faire à l'origine, mais quand on est assuré de l'avenir, quand on voit clair dans sa situation, un intérêt de premier ordre devrait le commander.

Et, si cette remarque est juste pour les consommateurs qui vivent en famille, elle a toute sa force pour les célibataires. Que faisons-nous pour eux ? Rien, absolument rien.

J'entends tous les jours des coopérateurs extrêmement convaincus qui parlent de conquérir le monde. C'est fort bien, quoiqu'ils omettent ordinairement de nous dire comment il sera conquis.

Si nous essayions déjà de conquérir les célibataires ? Je trouve que ce serait déjà quelque chose.

La société coopérative rend de grands services à la famille ouvrière ; elle lui fournit des denrées saines, elle contribue à lui donner des habitudes d'ordre et d'économie ; cela a été dit bien des fois, avec beaucoup de raison.

Mais enfin, dans une ville, dans une grande ville surtout, il y a beaucoup de jeunes ouvriers isolés qui prennent leur repas chez un marchand de vin, dans une crèmerie, dans un petit restaurant. Même parmi ceux qui vivent en famille, ils sont nombreux ceux que l'éloignement de l'atelier oblige de déjeuner hâtivement au dehors.

A ceux-là les potages tièdes, les biftecks de caoutchouc, les sauces incendiaires, les légumes « qui ont déjà servi », le vin de laboratoire : cela ne nous regarde pas. Je crois pourtant que cela devrait nous regarder. Quand l'estomac du célibataire aura été détérioré, il ne nous servira de rien, un jour, d'offrir des merveilles à celui du chef de famille.

Et les habitudes d'ordre, d'économie, que nous nous vifions de donner plus tard à ces jeunes ouvriers, quand ils seront devenus chefs de famille, ne seraient-elles pas le moment de leur leur donner tout de suite, quand le pli fâcheux n'est pas pris, et que l'existence est neuve ?

Si, dès son jeune âge, un homme n'a pas pris l'habitude de compter, de calculer, de vivre sobrement, il me paraît difficile qu'il le prenne du jour au lendemain, et même qu'il soit préparé à devenir coopérateur.

L'éducation coopérative ne sera sérieuse que lorsqu'elle aura pris ses adentes dès leurs premiers pas dans la vie sociale ; et la vie sociale commence le jour où l'on a commencé de gagner sa vie proprement dite. Cela vaut la peine qu'on y songe.

Ce ne sont pas seulement les ouvriers que j'ai en vue : ce ne sont pas les seuls qui bénéficieraient de l'établissement de restaurants coopératifs. Que de petits bourgeois, employés de commerce, employés de chemin de fer, professeurs de collège à leurs débuts, conducteurs des ponts et chaussées, commis de percepteurs, pourraient y trouver place et n'auraient aucune répugnance à y vivre !

Il y aurait bien de l'intérêt, par parenthèse, à ce que les ouvriers manuels, et les petits bourgeois dont je viens de parler vécussent côte à côte, une heure ou deux par jour, dans la familiarité des repas quotidiens, au lieu de s'ignorer mutuellement et d'entretenir les uns à l'égard des autres des préjugés regrettables.

On prétend qu'il n'y a plus de classes sociales. Il y a cependant bien la classe laborieuse et la classe... oisive. Je ne révoque pas la réunion de ces deux classes, elle n'est pas souhaitable. Mais je

leur travail, ouvriers et petits bourgeois, ne restent pas constamment isolés les uns des autres. Un même instinct les anime : les uns, au lieu de compléter par les autres leur expérience de la vie générale, restent confinés étroitement dans leur vie professionnelle, voient un seul aspect de cette société dans laquelle ils vivent, qui ne subsiste que par eux, et se maintient dans son état misérable par l'effet même de leur isolement.

Or, ni les uns ni les autres ne sont millionnaires : tous ont besoin d'épargner ; le restaurant coopératif les réunirait au moins une fois le jour ; à force de se voir, on finirait par échanger un propos banal, en se passant l'huile ou la moutarde. Puis, du propos banal on viendrait aux conversations sur le fait du jour et les incidents de la vie journalière ; les esprits plus ouverts en arriveraient à échanger des vues générales. On dirait qu'on ferait de la politique, qu'une agitation « malsaine » serait ainsi créée. Mais je dis que cette agitation serait souverainement bienfaisante ; ce qui est malsain, écartant dans sa monotonie, c'est cette conversation banale que nous connaissons tous, entre gens qui n'ont rien appris, rien observé, et ne s'intéressent à rien ; ressassent faute de mieux les incidents quotidiens et fastidieux de leur profession ; racontent leurs exploits galants ou vantent leurs péchés miraculeux. Mais, s'intéresser aux efforts d'un courageux citoyen, se moquer des histrions et des farceurs, critiquer la loi du jour, parler un peu de l'avenir où nos enfants vivront, avoir parfois dans les yeux la flamme d'une généreuse espérance : voilà ce qui constitue la substance solide et fait le charme supérieur des entretiens familiaux ; ce qui, à l'époque actuelle, sont impuissants à en prendre jamais leur part, sont des égoïstes ou des mollusques.

Eh bien ! le restaurant coopératif peut être le terrain neutre où toutes les énergies qui existent ignorées les unes des autres prendront contact entre elles ; où les affinités intellectuelles qui existent, par exemple, à l'insu de l'un et de l'autre, entre cet ouvrier et ce professeur, masquées jusqu'alors par la différence des éducations, se révéleront soudain et s'exerceront pour rapprocher des tempéraments semblables, heureux d'être ensemble, étonnés de sentir de même.

JOSEPH CERNESSON.

(A suivre.)

## ÉRUDITION

## COOPÉRATION

PAR FOURNIER DE PLAIX

(Suite)

### SOCIÉTÉS COOPÉRATIVES DE PRODUCTION Des associations ouvrières à Rome

En ce qui concerne Rome, républicaine ou impériale, les associations ouvrières revêtirent, dès leurs plus lointaines origines, le caractère exclusif de la coopération. Elles constituaient des *collegia* formés de *socii* ou de *corporati*. La loi des Douze Tables les reconnut et mentionna leur règle (*partiones*), mais elles se désorganisent rapidement par suite de l'affluence des esclaves, et devinrent des foyers de révoltes. Elles appuyèrent le mouvement de Catilina et donnèrent lieu à des répressions sévères. On distingue dès lors les *collegia licita* et les *collegia illicita*. Pendant les premiers temps de l'Empire, toutes les associations, même celles dites *tenitorium*, étaient mal vues et surveillées avec soin par les empereurs. Cette situation se modifia à partir d'Alexandre Sévère sous la double

Les corporations ou *collegia* ou associations ouvrières, la plupart de production, reçurent la nouvelle forme qu'elles ont conservée jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Les principales étaient celles de bouchers de bœuf, bouchers de mouton, bouchers de veau, des boulangers, des porteurs ou portefaix, des marins, des forgerons, des charpentiers, des menuisiers, des foulons, des tailleurs, des marchands. D'un côté, elles purent se constituer librement au moyen de l'accession des affranchis ; mais, d'un autre côté, le travail des esclaves ayant peu à peu disparu, le travail devint obligatoire pour les corporations urbaines comme pour les colons agricoles. Les associés perdirent leur liberté. L'atelier corporatif prit le caractère héréditaire. Tout en étant coopératif, le travail y avait lieu en commun.

### Des associations ouvrières pendant le moyen âge

Dans toute l'Europe méridionale, les corporations ouvrières romaines se sont maintenues dans les villes, la plupart dépeuplées et appauvries jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Elles offrirent un refuge aux populations et revêtirent une forme religieuse. La confrérie se greffa sur la coopération.

La confrérie marque le moment où le christianisme a exercé la plus haute influence sur les associations ouvrières. Dès ses premiers temps, le christianisme a pris ses principes d'action parmi les ouvriers des villes et y a constitué de petites communautés moléculaires primordiales des paroisses et des confréries. Il s'est montré non seulement développé parallèlement à la désorganisation, qu'il a activée, de l'esclavage, mais il a réhabilité la notion du travail dans le milieu méditerranéen, dégradé par l'influence esclavagiste. Il a, au nom des besoins religieux, favorisé les associations ouvrières. Qui dit religion dit association. Au courant romain et au courant chrétien, il y a lieu d'ajouter le courant germanique, représenté par les guildes. On a restreint pendant quelques temps les guildes à des associations coopératives de fête religieuse et de repas. On sait aujourd'hui que les guildes ont eu, avant tout, un caractère social et économique.

À côté des guildes, des pirates normands qui écumèrent les mers dès le IX<sup>e</sup> siècle, à côté des guildes pour célébrer le culte d'un Dieu ou pour réunir de joyeux convives, les guildes destinées à opérer et à protéger l'œuvre du travail demeuraient les plus nombreuses et les plus importantes. On rencontre des *craft guilds* dès le IX<sup>e</sup> siècle. Elles se développèrent de toutes parts du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle en Angleterre, en Flandre, dans l'Allemagne du Nord, spécialement les guildes pour le tissage de la laine, pour la navigation maritime, même pour la construction des églises et des châteaux. La gilde, de même que la corporation romaine, formait une coopérative de production. Les ouvriers ou plutôt les associés travaillaient ensemble dans des ateliers communs. C'est l'époque où les petites associations ou communautés agricoles en général vivaient à l'abri de quelque monastère et ont contribué aux progrès de l'agriculture.

FOURNIER DE PLAIX.

La Grande Encyclopédie  
Secrétaire général, CAMILLE DIEUXEUS.

(A suivre.)



# LA COOPÉRATION

Pour l'Administration et la Rédaction, s'adresser au Secrétaire Gérant  
délégué : 16, rue Faidherbe, Paris

Organe des idées Coopératistes

Publicité et Abonnements :  
M. PRAT-NIAU, 25, pass. de la Forge-Royale,  
Paris

## A NOS AMIS

Libres et indépendants, nous prenons, dans la lutte pour la diffusion des idées qui nous sont chères, la place qu'il nous plaît de prendre. Infatigables à aucun parti, officiants d'aucune église socialiste, il nous plaît de donner aujourd'hui à notre modeste journal une forme scientifique, philosophique et littéraire en abandonnant la troisième page à la *Coopération des Idées*.

Dans la *Coopération des Idées*, notre confrère et ami G. Deherme traitera, en collaboration avec des amis savants ou artistes, les questions qui doivent intéresser ceux dont les aspirations se résument ainsi : *Science, art, liberté et coopération*.

Nous prions nos amis de bien accueillir notre tentative.

Charles SCHEFFER.

## LES MARMITES POPULAIRES

Le malaise social est si évident qu'il apparaît aux yeux de tous, sauf à ceux des pires aveugles — qui ne veulent point voir.

Le remède est tout aussi facile à distinguer, et il suffit de s'élever un seul instant au-dessus des mesquins intérêts égoïstes et des préjugés routiniers pour entrevoir nettement la Société de l'avenir : les exploités de la production donnant la main aux exploités de la consommation, par-dessus la tombe des exploités-parasites, entre les mains desquels se centralisent et s'accumulent des bénéfices réalisés à la fois sur les moyens de production et sur ses besoins.

Quand, de cette si séduisante utopie, nous avons voulu passer à la pratique, vous savez à quelles difficultés nous nous sommes heurtés. Chacun voulait tirer la couverture à soi. Soria l'a dit magistralement à Lyon, et des deux côtés on l'a applaudi. C'est une preuve que, dans les Sociétés coopératives comme dans les Syndicats agricoles, on se rend compte de l'existence du mal et de l'urgence qu'il y a d'y porter remède.

Le terrain « thérapeutique » tout indiqué est donc celui de la coopération alimentaire à consommer sur place, le plus démocratique de tous, puisqu'il est accessible même aux déshérités qui n'ont point le loisir ni la faculté de préparer chez eux les repas, dont les éléments leur sont fournis à bas prix par les coopératives.

Ce système n'est point une utopie, vous le savez, comme tous ceux qui ont visité, en octobre 1893, l'Alimentaire de Grenoble, laquelle fonctionne, sans jamais avoir cessé de progresser, depuis 1849. Durant ces quarante-cinq années, elle a rendu d'inappréciables services à la classe ouvrière grenobloise.

Elle a, d'ailleurs, trouvé des imitateurs. Vingt ans plus tard, à Paris, Varlin se mit à fonder des *Marmites*. Il y en eut quatre, qui ne tardèrent pas à progresser, dans divers quartiers. Mais la guerre et le siège tuèrent, pour ainsi dire, dans l'œuf, en même temps que Varlin, ce mouvement, dont la rapide expansion réservait, sans doute, de singulières surprises aux apologistes de l'ordre de choses établi.

C'est cette œuvre que des militants dévoués ont entrepris de reprendre et de mener à bien. Ils ont trouvé, tout d'abord, un point d'appui — le levier nécessaire — près d'une Société parisienne ouvrière, dont le titre était, en quelque sorte, prédestiné : l'Union sociale.

Marchant sur les traces de l'Alimentaire, de Grenoble, l'Union sociale, au lieu de solliciter le concours de tel ou tel bienfaiteur providentiel, fournissant la forte somme, a préféré faire appel, au profit des travailleurs à la pièce de cent sous, d'ailleurs remboursable, dont les plus humbles peuvent, certains jours, disposer pour une œuvre à laquelle nul ne peut se targuer de ne jamais être heureux de recourir. Les institutions sociales restent : les situations sociales changent !

Celle-ci a d'autant plus de chance de validité que le Conseil municipal de Paris a promis son concours à la *Marmite* dès que le fonctionnement en aura pu être jugé d'après les résultats fournis expérimentalement.

Les Syndicats agricoles ne se sont pas bornés à nous répondre par des promesses d'aliments sains et à bon compte, ils ont répondu à l'appel que leur a fait Kergall dans la *Démocratie Rurale* en souscrivant 400 obligations de 5 fr., soit 2.000 francs.

Le succès appelant le succès, il nous sera plus facile d'ouvrir une succursale par chaque arrondissement, puis par chaque quartier de Paris et par chaque canton de la banlieue, que de créer le prototype.

Ce premier pas est fait. Le prototype est créé : son local arrêté (84, rue de l'Aqueduc, près de la rotonde de la Villette), son mobilier acheté. Au premier jour il va ouvrir.

Mais la souscription aux obligations n'est pas limitée. Elle est réalisée en obligations de 5 francs, somme à la portée de tous, et servira à la création d'un nombre toujours croissant de *Marmites*.

Les obligations ne rapporteront pas d'intérêt. A 3 0/0, elles donneraient trois sous par an à chaque obligataire ; franchement ne vaut-il pas mieux servir ce dividende à leur conscience, sous forme de satisfaction d'avoir participé à une bonne action ?

Le remboursement est assuré. Mais le tableau d'amortissement ne pourra être dressé qu'après les périodes de premier établissement et d'expérience, dont la durée sera, du reste, en raison inverse du nombre des adhérents.

Il ne s'agit pas, — précisons-le bien, — d'une œuvre de charité, comme la Soupe Populaire, mais d'une création de solidarité.

Ce que nous voulons, c'est, non pas la mendicité, mais l'Union pour la vie.

HENRY VAUDEMONT.

Membre du Comité central coopératif de France.

## CHRONIQUE

### Le Restaurant coopératif

Un personnage d'une comédie latine dit que « rien de ce qui est humain ne lui est étranger. » Ne pourrait-on pas dire de la coopération que tout ce qui touche la consommation doit la préoccuper ?

C'est d'ailleurs un fait bien connu de nous tous : dès qu'une société ouvre de nouveaux « rayons », étend le nombre de ses articles, non seulement les habitudes des sociétaires se fixent davantage au magasin, mais il se produit une accentuation presque subite de la marche en avant ; une nouvelle couche de sociétaires apparaît. Je crois fermement que les sociétés stationnaires sont nécessairement des sociétés routinières, qui, satisfaites de vivre aujourd'hui, sûres de vivre demain, ne cherchent pas l'au-delà, ne soupçonnent pas qu'on puisse faire ce qu'on n'a pas encore fait.

Ce qui écarte de nos sociétés bon nombre de consommateurs, c'est la perspective désagréable de ne trouver chez nous que les articles courants ; et, pour tout le reste, d'être obligés de recourir à l'épicier mieux fourni, à des industriels de diverses sortes. On n'aime pas cela : si l'on doit rester le client intermittent de l'épicier, on redoute le visage de bois qu'il nous fera quand on sera obligé de faire une apparition chez lui ; on pressent une diminution dans les égards jusqu'à

lors respectueux pour madame, et cela contriste les amours-propres.

Tout ou rien, tel est le raisonnement intime de beaucoup de consommateurs. Nous nous étonnons de ne pas les voir tous accourir chez nous : il faudrait commencer par leur offrir tous les articles de consommation. Que MM. les coopérateurs commencent ! Assurément, on ne peut le faire à l'origine, mais quand on est assuré de l'avenir, quand on voit clair dans sa situation, un intérêt de premier ordre devrait le commander.

Et, si cette remarque est juste pour les consommateurs qui vivent en famille, elle a toute sa force pour les célibataires. Que faisons-nous pour eux ? Rien, absolument rien.

J'entends tous les jours des coopérateurs extrêmement convaincus qui parlent de conquérir le monde. C'est fort bien, quoiqu'ils omettent ordinairement de nous dire comment il sera conquis.

Si nous essayions déjà de conquérir les célibataires ? Je trouve que ce serait déjà quelque chose.

La société coopérative rend de grands services à la famille ouvrière ; elle lui fournit des denrées saines, elle contribue à lui donner des habitudes d'ordre et d'économie ; cela a été dit bien des fois, avec beaucoup de raison.

Mais enfin, dans une ville, dans une grande ville surtout, il y a beaucoup de jeunes ouvriers isolés qui prennent leur repas chez un marchand de vin, dans une crèmerie, dans un petit restaurant. Même parmi ceux qui vivent en famille, ils sont nombreux ceux que l'éloignement de l'atelier oblige de déjeuner hâtivement au dehors.

A ceux-là les pilages tièdes, les biftecks de caouchole, les sauces incendiaires, les légumes « qui ont déjà servi », le vin de laboratoire : cela ne nous regarde pas. Je crois pourtant que cela devrait nous regarder. Quand l'estomac du célibataire aura été détérioré, il ne nous servira de rien, un jour, d'offrir des merveilles à celui du chef de famille.

Et les habitudes d'ordre, d'économie, que nous nous vantons de donner plus tard à ces jeunes ouvriers, quand ils seront devenus chefs de famille, ne seraient-elles pas le moment de leur donner tout de suite, quand le pli fâcheux n'est pas pris, et que l'existence est neuve ?

Si, dès son jeune âge, un homme n'a pas pris l'habitude de compter, de calculer, de vivre sobrement, il me paraît difficile qu'il le prenne du jour au lendemain, et même qu'il soit préparé à devenir coopérateur.

L'éducation coopérative ne sera sérieuse que lorsqu'elle aura pris ses adeptes dès leurs premiers pas dans la vie sociale ; et la vie sociale commence le jour où l'on a commencé de gagner sa vie proprement dite. Cela vaut la peine qu'on y songe.

Ce ne sont pas seulement les ouvriers que j'ai en vue ; ce ne sont pas les seuls qui bénéficieraient de l'établissement de restaurants coopératifs. Que de petits bourgeois, employés de commerce, employés de chemin de fer, professeurs de collège à leurs débuts, conducteurs des ponts et chaussées, commis de percepteurs, pourraient y trouver place et n'auraient aucune répugnance à y vivre !

Il y aurait bien de l'intérêt, par parenthèse, à ce que les ouvriers manuels, et les petits bourgeois dont je viens de parler vécussent côte à côte, une heure ou deux par jour, dans la familiarité des repas quotidiens, au lieu de s'ignorer mutuellement et d'entretenir les uns à l'égard des autres des préjugés regrettables.

On prétend qu'il n'y a plus de classes sociales. Il y a cependant bien la classe laborieuse et la classe... oisive. Je ne rêve pas la réunion de ces deux classes, elle n'est pas souhaitable. Mais je souhaite, avec tous les socialistes, que tous ceux qui vivent humblement de

leur travail, ouvriers et petits bourgeois, ne restent pas constamment isolés les uns des autres. Un même instinct les anime : les uns, au lieu de compléter par les autres leur expérience de la vie générale, restent confinés étroitement dans leur vie professionnelle, voient un seul aspect de cette société dans laquelle ils vivent, qui ne subsiste que par eux, et se maintient dans son état misérable par l'effet même de leur isolement.

Or, ni les uns ni les autres ne sont millionnaires : tous ont besoin d'épargner ; le restaurant coopératif les réunirait au moins une fois le jour ; à force de se voir, on finirait par échanger un propos banal, en se passant l'huileur ou la moutarde. Puis, du propos banal on viendrait aux conversations sur le fait du jour et les incidents de la vie journalière ; les esprits plus ouverts en arriveraient à échanger des vues générales. On me dira qu'on ferait de la politique, qu'une agitation « malsaine » serait ainsi créée. Mais je dis que cette agitation serait souverainement bienfaisante ; ce qui est malsain, éœurant dans sa monotonie, c'est cette conversation banale que nous connaissons tous, entre gens qui n'ont rien appris, rien observé, et ne s'intéressent à rien ; rassasiant faute de mieux les incidents quotidiens et fastidieux de leur profession ; racontent leurs exploits galants ou vantent leurs pêches miraculeuses. Mais, s'intéresser aux efforts d'un courageux citoyen, se moquer des histrions et des farceurs, critiquer la loi du jour, parler un peu de l'avenir où nos enfants vivront, avoironner dans les yeux la flamme d'une glorieuse espérance : voilà ce qui constitue la substance solide et fait le charme supérieur des entretiens familiaux ; ce qui, à l'époque actuelle, sont impuissants à en prendre jamais leur part, sont des egoïstes ou des mollusques.

Eh bien ! le restaurant coopératif peut être le terrain neutre où toutes les énergies qui existent ignorées les unes des autres prendront contact entre elles ; où les affinités intellectuelles qui existent, par exemple, à l'insu de l'un et de l'autre, entre cet ouvrier et ce professeur, masquées jusqu'alors par la différence des éducations, se révéleront soudain et s'exerceront pour rapprocher des tempéraments semblables, heureux d'être ensemble, étonnés de sentir de même.

JOSEPH CERNESSON.

(A suivre.)

## ÉRUDITION

### COOPÉRATION

PAR FOURNIER DE PLAIX

(Suite)

#### SOCIÉTÉS COOPÉRATIVES DE PRODUCTION

##### Des associations ouvrières à Rome

En ce qui concerne Rome, républicaine ou impériale, les associations ouvrières revêtirent, dès leurs plus lointaines origines, le caractère exclusif de la coopération. Elles constituaient des *collegia* formés de *socii* ou de *corporati*. La loi des Douze Tables les reconnut et mentionna leur règle (*partiones*), mais elles se désorganisaient rapidement par suite de l'affluence des esclaves, et devinrent des foyers de révoltes. Elles appuyèrent le mouvement de Catilina et donnèrent lieu à des répressions sévères. On distingue dès lors les *collegia licita* et les *collegia illicita*. Pendant les premiers temps de l'Empire, toutes les associations, même celles dites *tenniorum*, étaient mal vues et surveillées avec soin par les empereurs. Cette situation se modifia à partir d'Alexandre Sévère sous la double influence de la transformation de l'esclavage antique et du christianisme

Les corporations ou *collegia* ou associations ouvrières, la plupart de production, reçurent la nouvelle forme qu'elles ont conservée jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Les principales étaient celles de bouchers de bœuf, bouchers de mouton, bouchers de veau, des boulangers, des porteurs ou portefaix, des marins, des forgerons, des charpentiers, des menuisiers, des foulons, des tailleurs, des marchands. D'un côté, elles purent se constituer librement au moyen de l'accession des affranchis ; mais, d'un autre côté, le travail des esclaves ayant peu à peu disparu, le travail devint obligatoire pour les corporations urbaines comme pour les colons agricoles. Les associés perdirent leur liberté. L'atelier corporatif prit le caractère héréditaire. Tout en étant coopératif, le travail y avait lieu en commun.

##### Des associations ouvrières pendant le moyen âge

Dans toute l'Europe méridionale, les corporations ouvrières romaines se sont maintenues dans les villes, la plupart dépeuplées et appauvries jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Elles offrirent un refuge aux populations et revêtirent une forme religieuse. La confrérie se greffa sur la coopération.

La confrérie marque le moment où le christianisme a exercé la plus haute influence sur les associations ouvrières. Ses premiers temps, le christianisme a puisé ses principes dans l'action paternelle des ouvriers, qui y a constitué de petites communautés moléculaires primordiales, des paroisses et des confréries. Il s'est montré seulement développé parallèlement à la désorganisation, qu'il a activée, de l'esclavage, mais il a réhabilité la notion du travail dans le milieu méditerranéen, dégradé par l'influence esclavagiste. Il a, au nom des besoins religieux, favorisé les associations ouvrières. Qui dit religion dit association. Au courant romain et au courant chrétien, il y a lieu d'ajouter le courant germanique, représenté par les guildes. On a restreint pendant quelques temps les guildes à des associations coopératives de fête religieuse et de repas. On sait aujourd'hui que les guildes ont eu, avant tout, un caractère social et économique.

À côté des guildes, des pirates normands qui écumèrent les mers dès le IX<sup>e</sup> siècle, à côté des guildes pour célébrer le culte d'un Dieu ou pour réunir de joyeux convives, les guildes destinées à opérer et à protéger l'œuvre du travail demeuraient les plus nombreuses et les plus importantes. On rencontre des *craft guildes* dès le IX<sup>e</sup> siècle. Elles se développèrent de toutes parts du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle en Angleterre, en Flandre, dans l'Allemagne du Nord, spécialement les guildes pour le tissage de la laine, pour la navigation maritime, même pour la construction des églises et des châteaux. La gilde, de même que la corporation romaine, formait une coopérative de production. Les ouvriers ou plutôt les associés travaillaient ensemble dans des ateliers communs. C'est l'époque où les petites associations ou communautés agricoles en général vivaient à l'abri de quelque monastère ont pris leur plus grande extension et ont contribué aux progrès de l'agriculture.

FOURNIER DE PLAIX.

La Grande Encyclopédie  
Secrétaire général, CAMILLE DREYFUS.

(A suivre.)



Nous lisons dans un journal ami et reproduisons avec un vif plaisir :

« Le citoyen Savigny, qui, depuis 1890, dirige avec tant d'autorité la difficile comptabilité de la Moissonneuse, n'est pas seulement un comptable émérite, mais encore un publiciste distingué.

« Nous apprenons que les remarquables écrits publiés par lui dans les organes spéciaux, entre autres dans le *Journal d'Etudes commerciales* et dans la *Revue de Comptabilité et de Jurisprudence*, viennent de lui valoir une médaille d'or au grand Concours international de comptabilité tenu à Lyon cette année à l'occasion de l'Exposition.

Nos plus sincères compliments à ce fervent de la science des comptes et de la Coopération.

Le jour de l'an s'approche et tout le monde voudra faire des cadeaux utiles.

Peut-on trouver quelque chose de mieux que les tables de style et de fantaisie, jardinières, porte-cartes, etc. etc., que l'on fabrique dans la *Maison Heintz*, 32, rue de Charonne ?

Certainement non au point de vue de la solidité, de la beauté et du bon marché des articles.

Voir l'annonce à la quatrième page.

Nous publierons, prochainement, une série d'articles sur le vin.

## UNE CONFÉRENCE

(Suite et fin)

### II

Cette éducation libératrice et pacificatrice, capable de former des organisations saines et bien équilibrées, une génération moins désunie à laquelle nous puissions léguer sans trop de crainte la solution des difficiles problèmes de l'avenir, elle est définie par le même qu'on a montré le but à atteindre, l'idéal à réaliser. On peut la classer par des attributs divers : éducation rationnelle, éducation scientifique parce qu'elle est basée sur la raison et conforme aux principes de la science ; on la dira *intégrale*, parce qu'elle devra être comprise à tous, du moins en ce qui est essentiel. Nous la désignons par le mot *d'intégrale*, qui contient sa définition : l'éducation tendant au développement parallèle et harmonique de l'être tout entier. Elle comprend nécessairement l'instruction intégrale, qui servira de base à l'enseignement spécialisé, à l'apprentissage professionnel.

Les principes établis, les grandes lignes du plan arrêtées, le reste est affaire aux hommes de l'art, aux éducateurs de vocation, préparés par de longues études : la coordination des moyens en vue du but, la méthode, le tracé de la voie progressive et des étapes, les procédés à mettre en rapport avec l'objet et le sujet, les diverses matières de l'enseignement, l'âge et les dispositions des élèves, etc. Les programmes ainsi élaborés pourront, devront même, varier dans le détail selon les temps et les lieux, les conditions, se perfectionnant avec le progrès de la science et des mœurs intellectuelles : les traits essentiels demeureront, parce qu'ils sont l'expression même des nécessités logiques, et le caractère *intégral* qui les distingue ne laisse plus place qu'à des modifications d'ordre secondaire.

Dès qu'on veut établir la sériation des idées, force est de procéder analytiquement. Sans jamais perdre de vue l'ensemble, la solidarité du tout, la réciprocité des organes et des fonctions, des actes et des états, au moment de tracer le programme nous sommes obligés de diviser la matière. Nous considérerons donc successivement l'éducation physique, l'éducation intellectuelle, à laquelle vient se rattacher l'enseignement technique, et l'éducation morale. Cette division en vaut une autre ; elle est dans les habitudes des esprits, elle ne nous égarera point

se reporte toujours du particulier au général, du point de vue analytique à la synthèse.

D'abord donc, avant toute autre chose, conformément à l'ordre des nécessités logiques, envisageons l'éducation physique, dans laquelle il y a lieu de distinguer deux côtés : le régime général hygiénique, ayant pour but le développement normal et ce bel équilibre organique et fonctionnel que nous appelons la *santé*, au sens large et philosophique du mot, et l'éducation spéciale des organes de relation, considérés comme instruments de perception et d'action, en tant qu'outillage, si vous voulez. Ne craignons pas de descendre dans le détail, pour être précis. A la base du régime hygiénique mettons l'alimentation abondante, simple, un peu rustique, variée cependant ; exclusion générale, sauf exception motivée, des excitants, vin, café, etc. ; heures de repas réglées. Equilibre d'action et de repos, alternance des divers modes d'activité et des divers ordres d'exercices ; proportion, distribution étudiée, selon les âges, des heures de travail intellectuel, d'exercice physique, de sommeil. L'air et la lumière à flots, à la jeune plante humaine ; la vie à la campagne, s'il se peut au dehors autant qu'il se peut ; la classe même sous le ciel, au jardin, dans les bois, quand le temps le permet. Gymnastique naturelle, libre exercice au grand air, jeux organisés, promenades, excursions, saisons de bains de mer ; gymnastique méthodique pour compléter et équilibrer les effets du mouvement spontané ; exercices d'application, course, saut, natation, qui développent le courage physique et mettent l'homme en état de se tirer du péril et de venir en aide à ses semblables ; gymnastique *eurhythmique*, donnant la souplesse et la grâce. Vêtement conforme aux descriptions de l'hygiène, en même temps simple et non sans élégance. Propreté soignée, bains, ablutions fréquentes. Le tout sous le contrôle de mensurations anthropométriques, qui permettent de suivre le développement physique de l'enfant.

Entre cette éducation hygiénique d'élevage et l'éducation intellectuelle, non sans de nombreux points de contact avec l'une et l'autre, vient logiquement se placer ce que nous appellerons, faute d'un mot consacré, l'éducation *organique*, qui tend à développer l'activité, la précision, la délicatesse des sens, à perfectionner les instruments d'expression et de travail, particulièrement cet outil merveilleux d'universalité qui est la main. Toutefois, si des exercices spéciaux, appropriés, sont nécessaires dans une certaine mesure, d'une manière générale l'éducation des sens et celle de l'adresse manuelle se font simultanément par la pratique des observations et manipulations, les études d'art et les travaux manuels, éléments négligés par l'ancienne pédagogie, auxquels la nôtre fait au contraire une part si large.

Dans l'éducation intellectuelle, même principe : développement simultané, équilibre de toutes les facultés sans exclusion ; facultés d'assimilation et de production, facultés d'ordre scientifique et d'ordre artistique, esprit d'observation, jugement, mémoire, imagination, sentiment du beau. L'instruction *intégrale*, réciproquement but et moyen d'éducation, se définit : un ensemble complet, enchaîné, synthétique, parallèlement progressif, en tout ordre de connaissances, et cela à partir du plus jeune âge et des premiers éléments. Dans toutes les grandes branches du savoir humain qui plus loin vont en se ramifiant à l'infini, il est à l'origine, à la base, des vérités simples, primordiales, fondamentales, facilement observables et intelligibles même pour les jeunes enfants : elles doivent constituer le premier trésor de notions possédé par le petit élève, et destiné à s'enrichir graduellement.

que l'on appelle, par une belle métaphore couramment reçue, le champ des connaissances humaines, par une surface indéfinie en étendue, ses bornes reculant sans cesse ; représentons-nous les diverses sciences, figurées par des lignes rayonnantes, divergentes, à partir d'un point central, s'éloignant dans toutes les directions, divisant l'étendue en secteurs contigus, sans interruption et sans vide. Le point central signifiera le zéro du départ, l'ignorance absolue, mais provisoire, du petit enfant. Représentons maintenant par une petite étendue prise sur ce champ du savoir universel un premier degré de connaissance : ce sera un petit cercle, ayant pour centre le point noir, un cercle étroit, mais entier, achevé en son contour, rendant sensible aux yeux cette idée que les premières notions, qui sont à l'origine de toutes les sciences et leur servent nécessairement d'introduction, empruntent également en tous sens, sans lacune, sans espace noir, sur le terrain des choses intelligibles. Et maintenant imaginez que ce petit espace s'agrandisse, s'élargisse régulièrement de toutes parts que ce cercle aille se dilatant progressivement, semblable aux belles ondes circulaires que l'on voit s'étaler à la surface des eaux tranquilles : cette image expressive et si fidèlement correspondante au concept d'instruction intégrale n'est pas autre que la traduction du mot si heureusement trouvé par nos précurseurs et initiateurs du siècle dernier : *encyclopédie*, instruction en *cercle*...

Le programme correspondant à cette idée peut se résumer en un mot : *de tout*. De toute science et de tout art, non pas de vagues leçons, mais de solides notions, précises, quelque élémentaires qu'elles soient.

Inscrivons donc en première ligne logique les éléments des sciences d'observation, mécanique, physique et chimie usuelles ; cosmographie et géographie, avec les principes géologiques indispensables ; minéralogie, botanique, zoologie, physiologie humaine et son application, l'hygiène. Parallèlement, les connaissances d'ordre mathématique, arithmétique et algèbre élémentaires, l'une avec l'autre, l'une par l'autre ; géométrie avec ses applications. Simultanément, le côté de l'instruction dit littéraire, et tout d'abord les études qui sont des moyens d'acquisition, des instruments du savoir plutôt que des sciences : le langage, langue maternelle, et autant qu'il se peut, langues étrangères, avec la lecture, l'écriture ordinaire et l'écriture sténographique ; la grammaire, appliquée aux exercices de style et de rédaction, enfin la connaissance de la littérature générale et de la littérature nationale, en ce qu'elle a d'accessible aux jeunes intelligences, sous les formes diverses de la prose et de la poésie. — La seule branche du savoir humain sur laquelle il y ait lieu de faire des réserves, c'est l'histoire. Ce qu'on entend généralement par ce mot est une science d'hommes faits, d'intelligences mûres, et ne convient pas aux enfants. Entendue dans un autre sens, présentée à un autre point de vue, elle leur est, au contraire, accessible. L'histoire, donc : l'histoire des grands faits humains et sociaux, du travail, des arts, des idées, de la vie intime, bien plutôt que l'histoire politique ; l'histoire des peuples plutôt que celle des rois, l'histoire de l'évolution de l'humanité, plutôt que celle des dynasties et des batailles.

Maintenant, envisageons l'autre face des choses intellectuelles, le côté de l'art, des arts plastiques, qui correspondent aux sciences objectives de la forme, des arts de l'expression, en rapport avec les sciences objectives de la pensée et du langage. Cette éducation esthétique, trop longtemps méconnue, prise par le petit côté, n'a pas une moindre importance au point de vue du développement intégral et de l'harmonie intérieure que l'instruction

commencer simultanément et se poursuivre parallèlement. A tous les titres le dessin réclame une large place dans le programme synthétique, et comme art proprement dit, comme traduction de l'idée, élément d'activité intellectuelle et de bonheur, et aussi comme instrument de travail, au point de vue utilitaire : le dessin sous toutes ses formes et dans ses genres divers, dessin géométrique et dessin d'imitation, peinture ; et joignons-y le modelage, comme étude de la forme complète, théoriquement antérieure au dessin lui-même et susceptible de non moins nombreuses applications.

Enfin, dans l'ordre esthétique, sans oublier la diction et les formes artistiques qui s'y rattachent, mettons au premier rang des éléments d'éducation la musique, l'art idéal, désintéressé, langue du sentiment pur, la musique « pacificatrice des âmes », dont les penseurs comprendront l'influence calmante et heureuse, la portée, aussi, en tant que lien social. L'enseignement de la musique vocale et instrumentale, grâce à la simplification d'une méthode nouvelle, peut désormais commencer de très bonne heure, et amener, non pas seulement les organisations spécialement douées, mais les masses à un degré de perfection qui permette à cet art de développer ses moyens et d'exercer son influence.

Élément essentiel de l'éducation intégrale, l'apprentissage manuel vient faire équilibre à l'instruction intellectuelle, avec laquelle il est dans un rapport d'échange et de réciprocité. Le travail manuel, lui aussi, peut être considéré à deux points de vue différents : comme exercice destiné à perfectionner l'outillage des sens et à développer l'adresse de la main : c'est le côté de l'éducation organique ; et comme étude des moyens et procédés du travail : c'est le côté de l'enseignement technique.

Dans toute la première période, c'est le côté éducatif qui doit l'emporter. Il s'agit surtout, alors, de faire coopérer le travail comme moyen au développement physique, intellectuel et moral de l'être : toute autre considération est secondaire. Or, pour que cette condition soit remplie, ils est indispensable que les exercices manuels conservent le caractère universel, synthétique, intégral, comme l'instruction elle-même. Débutant en même temps qu'elle, par de petits travaux enfantins que l'art des éducateurs modernes a su approprier à la délicatesse de l'âge en y associant des éléments artistiques, ils doivent suivre une progression parallèle à celle des études, se donnant pour but l'acquisition précieuse d'une habileté générale, applicable à toute chose. En même temps, par l'alternance des travaux, le jeune élève se mettra en possession de connaissances techniques diversifiées, du maniement des outils d'emploi général, de l'expérience des divers matériaux. C'est alors que, pourvu de cette adresse manuelle universelle, et, d'autre part, mis en situation de choisir avec connaissance de cause, le genre d'occupation auquel ses goûts et ses aptitudes le prédisposent, l'adolescent pourra commencer, s'il y a lieu, l'apprentissage proprement dit, l'apprentissage spécialisé d'un métier déterminé : le tour sera venu de l'enseignement *professionnel*, lequel sera d'autant moins long et moins difficile, préparé de la sorte. Mais alors même, l'éducation technique devra être largement comprise, et conserver autant que possible l'esprit de généralité, la tendance intégrale, se préserver de cette spécialisation excessive, étroite, morcelée à l'infini, machinale, désorganisatrice, dont nous avons déploré les fatales conséquences.

Reste l'éducation morale. Or, quoique son importance soit suprême, nous n'avons pas lieu d'en détailler longuement le programme. C'est que la moralité, de même que la raison, est une résultante ; elle tient à l'ensemble. La part de l'enseignement est ici peu de chose.

de son développement intellectuel, la notion de l'équilibre et du développement individuels, de la justice et de la réciprocité sociales ; mais l'éducation morale est surtout œuvre d'influence, la conséquence d'une existence normale dans un milieu normal. Le régime physiologique en est un des éléments principaux ; puis, dans un autre ordre de faits la direction générale donnée aux pensées par l'ensemble de l'enseignement. Tout d'abord l'exclusion des idées fausses, démoralisatrices, des préjugés mensongers, des impressions effrayantes, enfin de tout ce qui peut jeter l'imagination hors du vrai, dans le trouble et le désordre ; absence de suggestions malsaines, d'excitation à la vanité, suppression des occasions de rivalité et de jalousie ; la vue continue de choses calmes et ordonnées, naturelles ; la vie simple, occupée, variée, animée, entre les travaux et les jeux, l'usage gradué d'une part de liberté et de responsabilité, l'exemple des éducateurs —, et par-dessus tout *le bonheur*. C'est ici qu'il faut placer, à titre d'élément de ce milieu moralisateur, la coéducation des deux sexes dans une fréquentation constante, fraternelle, familiale des enfants, garçons et fillettes, qui donne à l'ensemble des mœurs une sérénité particulière, et loin de constituer un danger, devient, dans les sages conditions où elle doit être établie, une garantie de préservation.

C'est seulement par un si puissant concours de moyens, concertés aussi bien en vue de la joie présente de l'enfant, que des destinées futures de l'homme, qu'on peut lutter contre des hérédités déplorables et l'influence d'un milieu extérieur corrompu ; reconstruire, pour ainsi dire la génération à sa source, former une majorité d'êtres sains, bien organisés, intelligents, neufs pour la vie nouvelle, capables de bonheur et dignes d'entreprendre de grandes choses.

Cette éducation intégrale, dont nous venons d'esquisser le plan, déduction logique des principes de la science, elle n'est point restée à l'état d'ingénieuse utopie, ni de pure spéculation philosophique. Il s'est rencontré de fermes esprits, des hommes convaincus, audacieux, pour traduire la théorie en pratique et la faire passer dans le domaine des faits.

Des tentatives ont été faites ; l'une du moins a pu être conduite jusqu'au terme, sur le champ d'expérience désormais historique de Cempuis. Là depuis douze années, malgré les difficultés des débuts et les oppositions suscitées, l'enseignement intégral, la coordination de l'instruction et du travail manuel, la coéducation des deux sexes ont produit des fruits que tous ont pu constater, des succès qui autorisent les plus hautes espérances. Dans des conditions encore meilleures, tirant parti de ce qu'ont pu apprendre ces laborieux essais, on est en droit de prévoir des résultats plus parfaits.

Nous convions donc tous les hommes que préoccupe le grand problème de la régénération sociale par l'éducation, et que des convictions semblables aux nôtres associent à nos vœux et à nos espérances, à quelque pays, à quelque langue qu'ils appartiennent, à se concerter pour une action commune de propagande des principes, de discussion et d'expérimentation des procédés et moyens d'organisation. Ce n'est pas à nous de déterminer sous quelle forme exactement cette action concertée peut se produire. *Tout est à faire* : l'œuvre est vaste, il y a place à toutes les collaborations ; les moyens peuvent être divers, pourvu qu'un lien commun centralise en certaines façons les idées et les énergies, et les empêche de se perdre dans la masse passive dont l'inertie absorbe presque toujours sans profit les efforts individuels.



Nous lisons dans un journal ami et reproduisons avec un vif plaisir :

Le citoyen Savigny, qui, depuis 1890, dirige avec tant d'autorité la difficile comptabilité de la Moissonneuse, n'est pas seulement un comptable émérite, mais encore un publiciste distingué.

Nous apprenons que les remarquables écrits publiés par lui dans les organes spéciaux, entre autres dans le *Journal d'Etudes commerciales* et dans la *Revue de Comptabilité et de Jurisprudence*, viennent de lui valoir une médaille d'or au grand Concours international de comptabilité tenu à Lyon cette année à l'occasion de l'Exposition.

Nos plus sincères compliments à ce fervent de la science des comptes et de la Coopération.

Le jour de l'an s'approche et tout le monde voudra faire des cadeaux utiles.

Peut-on trouver quelque chose de mieux que les tables de style et de fantaisie, jardinières, porte-cartes, etc. etc., que l'on fabrique dans la Maison Heintz, 52, rue de Charonne ?

Certainement non au point de vue de la solidité, de la beauté et du bon marché des articles.

Voir l'annonce à la quatrième page.

Nous publierons, prochainement, une série d'articles sur le vin.

## UNE CONFÉRENCE

(Suite et fin)

### II

Cette éducation libératrice et pacificatrice, capable de former des organisations saines et bien équilibrées, une génération moins désunie à laquelle nous puissions léguer sans trop de crainte la solution des difficiles problèmes de l'avenir, elle est définie par ce que l'on a montré le but à atteindre, l'idéal à réaliser. On peut la résumer par des attributs divers :

1. *Éducation rationnelle*, parce qu'elle est basée sur la raison et conforme aux lois de la science : on la dira *intégrale*, parce qu'elle devra être comprise à tous, du moins en ce qui est essentiel. Nous la désignons par le mot d'*intégrale*, qui contient sa définition : l'éducation tendant au développement parallèle et harmonique de l'être tout entier. Elle comprend nécessairement l'instruction intégrale, qui servira de base à l'enseignement spécialisé, à l'apprentissage professionnel.

Les principes établis, les grandes lignes du plan arrêtées, le reste est affaire aux hommes de l'art, aux éducateurs de vocation, préparés par de longues études : la coordination des moyens en vue du but, la *méthode*, le tracé de la voie progressive et des étapes, les procédés à mettre en rapport avec l'objet et le sujet, les diverses matières de l'enseignement, l'âge et les dispositions des élèves, etc. Les programmes ainsi élaborés pourront, devront même, varier dans le détail selon les temps et les lieux, les conditions, se perfectionnant avec le progrès de la science et des mœurs intellectuelles : les traits essentiels demeureront, parce qu'ils sont l'expression même des nécessités logiques, et le caractère *intégral* qui les distingue ne laisse plus place qu'à des modifications d'ordre secondaire.

Dès qu'on veut établir la sériation des idées, force est de procéder analytiquement. Sans jamais perdre de vue l'ensemble, la solidarité du tout, la réciprocité des organes et des fonctions, des actes et des états, au moment de tracer le programme nous sommes obligés de diviser la matière. Nous considérerons donc successivement l'*éducation physique*, l'*éducation intellectuelle*, à laquelle vient se rattacher l'enseignement technique, et l'*éducation morale*. Cette division en vaut une autre : elle est dans les habitudes des esprits, elle ne nous égarera point s'il est bien compris que ce n'est là qu'un procédé méthodique, et si notre pensée

se reporte toujours du particulier au général, du point de vue analytique à la synthèse.

D'abord donc, avant toute autre chose, conformément à l'ordre des nécessités logiques, envisageons l'éducation physique, dans laquelle il y a lieu de distinguer deux côtés : le régime général hygiénique, ayant pour but le développement normal et ce bel équilibre organique et fonctionnel que nous appelons la *santé*, au sens large et philosophique du mot, et l'éducation spéciale des organes de relation, considérés comme instruments de perception et d'action, en tant qu'outillage, si vous voulez. Ne craignons pas de descendre dans le détail, pour être précis. A la base du régime hygiénique mettons l'alimentation abondante, simple, un peu rustique, variée cependant ; exclusion générale, sauf exception motivée, des excitants, vin, café, etc. ; heures de repas réglées. Équilibre d'action et de repos, alternance des divers modes d'activité et des divers ordres d'exercices ; proportion, distribution étudiée, selon les âges, des heures de travail intellectuel, d'exercice physique, de sommeil. L'air et la lumière à flots, à la jeune plante humaine ; la vie à la campagne, s'il se peut au dehors autant qu'il se peut ; la classe même sous le ciel, au jardin, dans les bois, quand le temps le permet. Gymnastique naturelle, libre exercice au grand air, jeux organisés, promenades, excursions, saisons de bains de mer ; gymnastique méthodique pour compléter et équilibrer les effets du mouvement spontané ; exercices d'application, course, saut, natation, qui développent le courage physique et mettent l'homme en état de se tirer du péril et de venir en aide à ses semblables, gymnastique *eurythmique*, donnant la souplesse et la grâce. Vêtement conforme aux descriptions de l'hygiène, en même temps simple et non sans élégance. Propreté soignée, bains, ablutions fréquentes. Le tout sous le contrôle des mensurations anthropométriques, qui permettent de suivre le développement physique de l'enfant.

Entre cette éducation hygiénique d'élevage et l'éducation intellectuelle, non sans de nombreux points de contact avec l'une et l'autre, vient logiquement se placer ce que nous appellerons, faute d'un mot consacré, l'*éducation organique*, qui tend à développer l'acuité, la précision, la délicatesse des sens, à perfectionner les instruments d'expression et de travail, particulièrement cet outil merveilleux d'universalité qui est la main. Toutefois, si des exercices spéciaux, appropriés, sont nécessaires dans une certaine mesure, d'une manière générale l'éducation des sens et celle de l'adresse manuelle se font simultanément par la pratique des observations et manipulations, les études d'art et les travaux manuels, éléments négligés par l'ancienne pédagogie, auxquels la nôtre fait au contraire une part si large.

Dans l'éducation intellectuelle, même principe : développement simultané, équilibre de toutes les facultés sans exclusion ; facultés d'assimilation et de production, facultés d'ordre scientifique et d'ordre artistique, esprit d'observation, jugement, mémoire, imagination, sentiment du beau. L'instruction *intégrale*, réciproquement but et moyen d'éducation, se définit : un ensemble complet, enchaîné, synthétique, parallèlement progressif, en tout ordre de connaissances, et cela à partir du plus jeune âge et des premiers éléments. Dans toutes les grandes branches du savoir humain qui plus loin vont en se ramifiant à l'infini, il est à l'origine, à la base, des vérités simples, primordiales, fondamentales, facilement observables et intelligibles même pour les jeunes enfants : elles doivent constituer le premier trésor de notions possédé par le petit élève, et destiné à s'enrichir graduellement.

Appelons à notre aide une figure pour préciser nos idées. Symbolisons ce

que l'on appelle, par une belle métaphore couramment reçue, le champ des connaissances humaines par une surface indéfinie en étendue, ses bornes reculant sans cesse ; représentons-nous les diverses sciences, figurées par des lignes rayonnantes, divergentes, à partir d'un point central, s'éloignant dans toutes les directions, divisant l'étendue en secteurs contigus, sans interruption et sans vide. Le point central signifiera le zéro du départ, l'ignorance absolue, mais provisoire, du petit enfant. Représentons maintenant par une petite étendue prise sur ce champ du savoir universel un premier degré de connaissance : ce sera un petit cercle, ayant pour centre le point noir, un cercle étroit, mais entier, achevé en son contour, rendant sensible aux yeux cette idée que les premières notions, qui sont à l'origine de toutes les sciences et leur servent nécessairement d'introduction, empruntent également en tous sens, sans lacune, sans espace noir, sur le terrain des choses intelligibles. Et maintenant imaginez que ce petit espace s'agrandisse, s'élargissant régulièrement de toutes parts que ce cercle aille se dilatant progressivement, semblable aux belles ondes circulaires que l'on voit s'étaler à la surface des eaux tranquilles : cette image expressive et si fidèlement correspondante au concept d'instruction intégrale n'est pas autre que la traduction du mot si heureusement trouvé par nos précurseurs et initiateurs du siècle dernier : *encyclopédie*, instruction en cercle...

Le programme correspondant à cette idée peut se résumer en un mot : *de tout*. De toute science et de tout art, non pas de vagues lueurs, mais de solides notions, précises, quelque élémentaires qu'elles soient.

Inscrivons donc en première ligne logique les éléments des sciences d'observation, mécanique, physique et chimie usuelles ; cosmographie et géographie, avec les principes géologiques indispensables ; minéralogie, botanique, zoologie, physiologie humaine et son application, l'hygiène. Parallèlement, les connaissances d'ordre mathématique, arithmétique et algèbre élémentaires, l'une avec l'autre, l'une par l'autre ; géométrie avec ses applications. Simultanément, le côté de l'instruction dit littéraire, et tout d'abord les études qui sont des moyens d'acquisition, des instruments du savoir plutôt que des sciences : le langage, langue maternelle, et autant qu'il se peut, langues étrangères, avec la lecture, l'écriture ordinaire et l'écriture sténographique ; la grammaire, appliquée aux exercices de style et de rédaction, enfin la connaissance de la littérature générale et de la littérature nationale, en ce qu'elle a d'accessible aux jeunes intelligences, sous les formes diverses de la prose et de la poésie. — La seule branche du savoir humain sur laquelle il y ait lieu de faire des réserves, c'est l'histoire. Ce qu'on entend généralement par ce mot est une science d'hommes faits, d'intelligences mûres, et ne convient pas aux enfants. Entendue dans un autre sens, présentée à un autre point de vue, elle leur est, au contraire, accessible. L'histoire, donc : l'histoire des grands faits humains et sociaux, du travail, des arts, des idées, de la vie intime, bien plutôt que l'histoire politique ; l'histoire des peuples plutôt que celle des rois, l'histoire de l'évolution de l'humanité, plutôt que celle des dynasties et des batailles.

Maintenant, envisageons l'autre face des choses intellectuelles, le côté de l'art, des arts plastiques, qui correspondent aux sciences objectives de la forme, des arts de l'expression, en rapport avec les sciences objectives de la pensée et du langage. Cette éducation esthétique, trop longtemps méconnue, prise par le petit côté, n'a pas une moindre importance au point de vue du développement intégral et de l'harmonie intérieure que l'instruction scientifique elle-même ; elle doit

commencer simultanément et se poursuivre parallèlement. A tous les titres le dessin réclame une large place dans le programme synthétique, et comme art proprement dit, comme traduction de l'idée, élément d'activité intellectuelle et de bonheur, et aussi comme instrument de travail, au point de vue utilitaire : le dessin sous toutes ses formes et dans ses genres divers, dessin géométrique et dessin d'imitation, peinture ; et joignons-y le modelage, comme étude de la forme complète, théoriquement antérieure au dessin lui-même et susceptible de non moins nombreuses applications.

Enfin, dans l'ordre esthétique, sans oublier la diétion et les formes artistiques qui s'y rattachent, mettons au premier rang des éléments d'éducation la musique, l'art idéal, désintéressé, langue du sentiment pur, la musique « pacificatrice des âmes », dont les penseurs comprendront l'influence calmante et heureuse, la portée, aussi, en tant que lien social. L'enseignement de la musique vocale et instrumentale, grâce à la simplification d'une méthode nouvelle, peut désormais commencer de très bonne heure, et amener, non pas seulement les organisations spécialement douées, mais les masses à un degré de perfection qui permette à cet art de développer ses moyens et d'exercer son influence.

Élément essentiel de l'éducation intégrale, l'apprentissage manuel vient faire équilibre à l'instruction intellectuelle, avec laquelle il est dans un rapport d'échange et de réciprocité. Le travail manuel, lui aussi, peut être considéré à deux points de vue différents : comme exercice destiné à perfectionner l'outillage des sens et à développer l'adresse de la main : c'est le côté de l'éducation organique ; et comme étude des moyens et procédés du travail : c'est le côté de l'enseignement technique.

Dans toute la première période, c'est le côté éducatif qui doit l'emporter. Il s'agit surtout, alors, de faire coopérer le travail comme moyen au développement physique, intellectuel et moral de l'être : toute autre considération est secondaire. Or, pour que cette condition soit remplie, il est indispensable que les exercices manuels conservent le caractère universel, synthétique, intégral, comme l'instruction elle-même. Débutant en même temps qu'elle, par de petits travaux enfantins que l'art des éducateurs modernes a su approprier à la délicatesse de l'âge en y associant des éléments artistiques, ils doivent suivre une progression parallèle à celle des études, se donnant pour but l'acquisition précieuse d'une habileté générale, applicable à toute chose. En même temps, par l'alternance des travaux, le jeune élève se mettra en possession de connaissances techniques diversifiées, du maniement des outils d'emploi général, de l'expérience des divers matériaux. C'est alors que, pourvu de cette adresse manuelle universelle, et, d'autre part, mis en situation de choisir avec connaissance de cause, le genre d'occupation auquel ses goûts et ses aptitudes le prédisposent, l'adolescent pourra commencer, s'il y a lieu, l'apprentissage proprement dit, l'apprentissage spécialisé d'un métier déterminé : le tour sera venu de l'enseignement *professionnel*, lequel sera d'autant moins long et moins difficile, préparé de la sorte. Mais alors même, l'éducation technique devra être largement comprise, et conserver autant que possible l'esprit de généralité, la tendance intégrale, se préserver de cette spécialisation excessive, étroite, morcelée à l'infini, machinale, désorganisatrice, dont nous avons déploré les fatales conséquences.

Reste l'éducation morale. Or, quoique son importance soit suprême, nous n'avons pas lieu d'en détailler longuement le programme. C'est que la moralité, de même que la raison, est une résultante ; elle tient à l'ensemble. La part de l'enseignement est ici peu de chose. Que l'enfant s'assimile, dans la mesure

de son développement intellectuel, la notion de l'équilibre et du développement individuels, de la justice et de la réciprocité sociales ; mais l'éducation morale est surtout œuvre d'influence, la conséquence d'une existence normale dans un milieu normal. Le régime physiologique en est un des éléments principaux ; puis, dans un autre ordre de faits la direction générale donnée aux pensées par l'ensemble de l'enseignement. Tout d'abord l'exclusion des idées fausses, démoralisatrices, des préjugés mensongers, des impressions effrayantes, enfin de tout ce qui peut jeter l'imagination hors du vrai, dans le trouble et le désordre ; absence de suggestions malsaines, d'excitation à la vanité, suppression des occasions de rivalité et de jalousie ; la vue continue de choses calmes et ordonnées, naturelles ; la vie simple, occupée, variée, animée, entre les travaux et les jeux, l'usage gradué d'une part de liberté et de responsabilité, l'exemple des éducateurs —, et par-dessus tout *le bonheur*. C'est ici qu'il faut placer, à titre d'élément de ce milieu moralisateur, la coéducation des deux sexes dans une fréquentation constante, fraternelle, familiale des enfants, garçons et fillettes, qui donne à l'ensemble des mœurs une sérénité particulière, et loin de constituer un danger, devient, dans les sages conditions où elle doit être établie, une garantie de préservation.

C'est seulement par un si puissant concours de moyens, concertés aussi bien en vue de la joie présente de l'enfant, que des destinées futures de l'homme, qu'on peut lutter contre des hérédités déplorables et l'influence d'un milieu extérieur corrompu ; reconstituer, pour ainsi dire la génération à sa source, former une majorité d'êtres sains, bien organisés, intelligents, neufs pour la vie nouvelle, capables de bonheur et dignes d'entreprendre de grandes choses.

Cette éducation intégrale, dont nous venons d'esquisser le plan, déduction logique des principes de la science, elle n'est point restée à l'état d'ingénieuse utopie, ni de pure spéculation philosophique. Il s'est rencontré de fermes esprits, des hommes convaincus, audacieux, pour traduire la théorie en pratique et la faire passer dans le domaine des faits.

Des tentatives ont été faites ; l'une du moins a pu être conduite jusqu'au terme, sur le champ d'expérience désormais historique de Cempuis. Là depuis douze années, malgré les difficultés des débuts et les oppositions suscitées, l'enseignement intégral, la coordination de l'instruction et du travail manuel, la coéducation des deux sexes ont produit des fruits que tous ont pu constater, des succès qui autorisent les plus hautes espérances. Dans des conditions encore meilleures, tirant parti de ce qu'ont pu apprendre ces laborieux essais, on est en droit de prévoir des résultats plus parfaits.

Nous convions donc tous les hommes que préoccupe le grand problème de la régénération sociale par l'éducation, et que des convictions semblables aux nôtres associent à nos vœux et à nos espérances, à quelque pays, à quelque langue qu'ils appartiennent, à se concerter pour une action commune de propagande des principes, de discussion et d'expérimentation des procédés et moyens d'organisation. Ce n'est pas à nous de déterminer sous quelle forme exactement cette action concertée peut se produire. *Tout est à faire* : l'œuvre est vaste, il y a place à toutes les collaborations ; les moyens peuvent être divers, pourvu qu'un lien commun centralise en certaines façons les idées et les énergies, et les empêche de se perdre dans la masse passive dont l'inertie absorbe presque toujours sans profit les efforts individuels.